





Daniel Cohen éditeur

www.editionsorizons.fr

Littératures, collection dirigée

par Daniel Cohen

Littératures est une collection ouverte à l'écriture, quelle qu'en soit la forme : roman, récit, nouvelles, autofiction, journal ; démarche éditoriale aussi vieille que l'édition elle-même. S'il est difficile de blâmer les ténors de celle-ci d'avoir eu le goût des genres qui lui ont rallié un large public, il reste que, prescripteurs ici, concepteurs de la forme romanesque là, comptables de ces prescriptions et de ces conceptions ailleurs, ont, jusqu'à un degré critique, asséché le vivier des talents. L'approche de *Littératures*, chez Orizons, est simple—il eût été vain de l'indiquer en d'autres temps : publier des auteurs qui, par leur force personnelle, leur attachement aux formes multiples du littéraire, ont eu le désir de faire partager leur expérience intérieure. Du texte dépouillé à l'écrit porté par le souffle de l'aventure mentale et physique, nous vénérons, entre tous les critères supposant déterminer l'oeuvre littéraire, le style. Flaubert écrivant : « J'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le vrai » ; plus tard, le philosophe Alain professant : « c'est toujours le goût qui éclaire le jugement », ils savaient avoir raison contre nos dépérissements. Nous en faisons notre credo.

D.C.

ISBN : 979-10-309-0006-4

© Orizons, Paris, 2015





Corde noire





Du même auteur

- Une philosophie de la transcendance. La métaphysique d'Emmanuel Lévinas.* Postface d'Emmanuel Lévinas, Vrin, Paris, 1979 (Couronné par l'Académie Royale de Belgique, 1980).
- L'être et la folie,* Bibliothèque de l'École Pratique des Hautes Études (en Sorbonne), tome 104, Peeters, Paris, 1997.
- De l'acédie monastique à l'anxio-dépression. Histoire philosophique de la transformation d'un vice en pathologie,* Les Empêcheurs de Penser en rond, Paris, 2000.
- L'expérience de la guérison,* Les Empêcheurs de Penser en rond—Le Seuil, Paris, 2002.
- La folie du roi Saül,* Les Empêcheurs de Penser en rond—Le Seuil, Paris, 2002.
- Sainte Dymphna et l'inceste. De l'inceste royal au placement familial des insensés,* L'Harmattan, Paris, 2004.
- Par excès d'amour. Les stigmates de François d'Assise,* Éditions Franciscaines, Paris, 2004.
- La Jalousie. Élection divine, secret de l'être, force naturelle et passions humaines,* Éditions Lessius, Bruxelles, 2005 (Diffusion Éditions du Cerf).
- Le Chant de la création selon François d'Assise,* Éditions franciscaines, Paris, 2006.
- La Conversation et les écoutes difficiles,* Éditions franciscaines, Paris, 2007.
- Prier 15 jours avec l'Abbé Pierre,* Nouvelle Cité, Paris, 2008.
- Théologie des émotions. Structurée par l'expérience théâtrale,* Éditions du Cerf, Paris, 2008.
- Histoire de mon bonheur malheureux,* texte de Camilla da Varano (1491), établi, annoté et introduit par B. Forthomme, Éditions Franciscaines, Paris, 2009 (Diffusion Éditions du Cerf).





- Naviguer dans la haute mer de Dieu — Opuscules spirituels*, texte de Camilla da Varano (1458-1524), établi, annoté et introduit par B. Forthomme, Éditions franciscaines, Paris, 2010.
- Les aventures de la volonté perverse*, Éditions Lessius, Bruxelles, 2010 (Diffusion Éditions du Cerf).
- Homme, où es-tu ? Abrégé d'anthropologie critique*, Éditions Lessius, Bruxelles, 2011 (Diffusion Éditions du Cerf).
- Il Canto del corpo ardente. La stigmatizzazione di San Francesco d'Assisi, in prospettiva critica*, ed. Messaggero, Padova, 2012.
- Théologie de l'aventure*, Éditions du Cerf, Paris, 2013.
- La voie libre. Théologie du franc-parler*, Éditions Facultés Jésuites de Paris, Paris, 2014.
- Histoire de la théologie franciscaine. De saint François à nos jours*, Éditions franciscaines, Paris, 2014.
- Une logique de la folie. Reprise de Gilles Deleuze*, Orizons, Paris, 2014.
- La pensée franciscaine. Un seuil de la modernité*, Les Belles Lettres, Paris, 2014.





Dans la même collection, les publications récentes

Éric Colombo, *Par où passe la lumière...*, 2013
Jean-Louis Delvolvé, *Le gerfaut*, 2013.
Patrick Denys, *Épidaure*, 2012
Toufic El-Khoury, *Léthéapolis*, 2014
Raymond Espinose, *Lisières, Carnets 2009-2012*, 2013
Pierre Fréha, *Nous irons voir la Tour Eiffel*, 2012
Nicole Hatem, *Surabondance*, 2012
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition intégrale.
(5 volumes parus sur 6) dont *Le Voyageur éparpillé*, tome V
Henri Heinemann, *Chants d'Opale*, 2013
Gérard Laplace, *La façon des Insulaires*, 2014
Didier Mansuy, *Facettes*, 2012
Didier Mansuy, *Les Porteurs de feu*, 2012
Andrée Montero, *Le Frère*, 2014
Lucette Mouline, *L'Horreur parturiente*, 2012
Lucette Mouline, *Museum verbum*, 2012
Lucette Mouline, *Zapping à New York*, 2013
Laurent Peireire, *Ostentation*, 2014
Michèle Ramond, *Les saisons du jardin*, 2014
Michèle Ramond, *Les rêveries de Madame Halley*, 2014
Bahjat Rizk, *Monologues intérieurs*, 2012
Antoine de Vial, *Americadire*, 2013
Guy R. Vincent, *Séceph l'Hispéen*, 2013.





Bernard Forthomme

Corde noire

roman

Orizons
2015





*In piam memoriam carissimae matris meae
Sylviette Marie Rosalie Goffinet (1929-2014)*





I

Maquillage

Il a pour fin de créer une unité abstraite dans le grain et la couleur de la peau, c'est-à-dire un être supérieur. Le noir rend l'œil plus profond et singulier, une apparence plus décidée de fenêtre ouverte sur l'infini. Le rouge qui enflamme la pommette augmente encore la clarté de la prunelle et ajoute à un beau visage féminin la passion mystérieuse de la prêtresse.

Charles Baudelaire

La porte était restée entrouverte. Le miroir de la pièce interdite renvoie des bruits colorés, une cornue, la soie ménagée, des voix d'hommes. Le regard de l'enfant se précise. Quelque chose se passe, mais cela s'insinue en lui, se tamise, sans se fixer. Deux doigts effleurent la porte en frêne, sans qu'il ose pénétrer dans l'espace chargé de conciliabules. Un monsieur tout de noir vêtu et très digne, examine un liquide ambré contre le jour. Baldwijn, le chat, tapi sagement aux côtés de la maman, l'a déjà repéré de son regard fendu. L'œil vert et mi-clos, les oreilles dressées vers l'arrière comme un frère mystérieux, l'avertit qu'il ne serait pas sage d'entrer comme un étourdi. La pointe d'un soulier perce sous la robe d'une ample clarté, le pied gauche avancé sur un petit reposoir qui contient une chaufferette à braises, un *lollepot* comme on dit ici.

Il ne fait pourtant pas si froid. Quel est ce feu qui réchauffe ainsi l'ombre de la robe? L'enfant résiste un instant, mais des bribes d'une chanson populaire l'envahissent. Il se sent pris d'une honte diffuse. Oui, quelles sont ces braises, pourquoi ce



bel ami ? L'homme en noir, dentelles blanches au col, ce doit être le médecin. Il est venu visiter maman. Son visage fardé est las, la tête penchée, mais le regard étrange, on dirait qu'elle esquisse un sourire. Or elle ne peut voir son fils. Elle tourne aussi le dos au père et au médecin. Elle ne voit rien, se recueille sur sa destinée...

La chanson des rues, l'air des gamins qui veulent être des hommes monte dans la gorge de Paul. Il jette encore un regard sur le *lollepot* blotti sous les jupes maternelles, braises qui doivent lui tenir chaud les pieds et les jambes. Oui, en posant ses deux pieds, sa mère a laissé la robe recouvrir entièrement, ou peu s'en faut, la vasque de braises. Paul amorce un retrait de la pièce au moment où se pose en lui la question de la rengaine. Ah ! mon bel ami qu'entends-tu, que vois-tu ? Qu'éprouves-tu, que sens-tu lorsque tu te tiens sous les jupes ?

Ach lollepot, ach lollepot
 Mijnen goede kameraet
 Wat hoort ghij, wat siet ghij
 Wat voelt ghij, wat rieckt ghij
 Als ghij onder dat rockske staet ?

Paul n'avait pas encore fini la silencieuse ritournelle de son sang, qu'une voix doctorale mit fin à la question :

— N'en doutez pas cher Monsieur, ce sera un heureux événement.

La voix sonna le glas de l'enfance insouciante. Paul ne serait plus le petit dernier. La famille allait s'agrandir, avec l'assentiment des oreilles inclinées du chat. Les braises du *lollepot*, à présent recouvertes par la clarté de la robe maternelle comme par une neige légère et frémissante, semblaient étouffées. Elles allaient se ranimer dans la flamme d'un nouveau regard.

Paul s'en alla jouer dans la cour intérieure, visitée d'ordinaire par une lumière si nette et sereine qu'elle ressemblait à un cloître. Depuis quelques jours, sa mère trop lasse, malgré le carmin pro-

fond passé sur les lèvres, ne rangeait plus la maison. Tout se passait alors comme si le monde s'était arrêté de tourner, les étoiles de briller, le feu de luire, le vent de souffler, et tari le filet précis, le jet du lait versé dans le bol matinal. Le tapis précieux qui recouvrait le coffre gorgé d'ustensiles menaçait de glisser par terre...

La nuit, Paul se réveillait en sursaut, car le grincement des meubles et des parquets, le chuintement des portes résonnaient soudain avec maladresse, une teneur vicieuse dans le propos. Craquements par bribes, précis comme des cliquetis de serrures essayées, de clapotis de mots, de chuchotements bruts. Les murs remuaient, bruissaient. Le plafond s'aplatissait, l'ombre lunaire des souliers laissés en rade, inaccessibles aux pieds, démâtés, tanguait à chaque tour et détour du corps, incapable de trouver la quille du réconfort.

La couverture trop courte et ingouvernable, le lit étréci, abandonnait les chairs à la nuit, ô combien huileuse. La peau fiévreuse, irritée comme par un air d'orage, mais au ciel nu, et la soif, mon Dieu, la langue râpeuse, la gorge comme une cloche. Les battements du cœur de l'enfant frappaient à la porte de son corps à la manière d'un noir tocsin. Tout son être était sur la corde raide. Il avait beau se pendre après, tirer, tirer encore, le son de son âme, il le sentait bien, était désormais fêlé, le râle d'un naufragé perdu sur une île. L'univers trahi se montrait comme entrebâillé, surveillé par le désordre et les diables. Tout ne semblait tenir ensemble que par le silence accru, un recueillement efficace...

Celle qui lui avait appris à marcher, à se rendre auprès des choses au lieu de les attendre, à modifier le monde, ne voilà-t-il pas qu'elle semblait incapable de quitter sa chaise? Ne restaient que les braises inquiétantes sous la robe, comme une éclipse durable. La terre semblait abandonnée par le soleil, suscitait le rafraîchissement de l'intérieur, de chaque pièce de la maison, de la cuisine et du salon vitreux, évoquant soudain une sacristie et une chapelle en hiver.

Allait-il encore pouvoir contempler sa mère peler une pomme? Le fruit du pommier lui était autrement assez indifférent. Il préférait d'ailleurs les pommiers en fleurs. Il lui fallait un geste

ambassadeur qui aiguise l'envie d'y mordre. Sur l'instant, il n'était même pas question de la croquer, car elle naissait juste sous les doigts minutieux, ce moment où la pommaison perd sa crudité et l'indépendance de ses coloris : la plus somptueuse allure du fruit n'aurait pas été capable de fixer son attention. Il lui fallait la magie maternelle. Elle l'émerveillait toujours par la précision de ses gestes, comme si elle était une divinité en personne appelant le monde à l'existence, alors qu'abandonné à lui-même, il écorchait le fruit, se tachait avec les couleurs excédantes, étoilait la table avec le lait.

Il pressentait bien que, sans elle, il ne serait jamais qu'un gueux et un pouilleux, toujours une déchirure vaillante. Allait-il encore sentir avec délices les frémissements, les doigts fins surveiller sa chevelure pour y saisir les poux, les écraser entre ses ongles soignés ? Elle aimait jouer avec lui à s'en saisir, la tête posée sur ses genoux ou sur son sein, à les faire éclater comme un rire sous ses doigts alors qu'il n'y en avait aucun. Allait-il encore apprendre à mieux lire à ses côtés, respirer son parfum ?

Elle ne lui enseignait pas uniquement les proverbes et les légendes, l'usage modéré des songes et des maximes, car elle lui apprenait surtout à lire les gestes de la vie comme des Écritures, sans faire l'économie du sens littéral, pour passer aussitôt, avec l'étourderie d'un esprit arrogant, au sens religieux, moral ou politique.

Elle aimait à s'arrêter sur la corde à régler, à serrer au plus juste, avant de laisser s'enfuir les notes musicales. Chacun pouvait l'observer jusque dans sa chevelure. Peignée à l'avant de manière sévère, elle laissait libre cours à un flot châtain dans son dos mystérieux, elle maniait ainsi constamment la contraction et la dilatation. Allait-il encore pouvoir la surprendre à sa toilette face à une fenêtre ouverte, accoudée sur la table de broderie, tête appuyée sur la main droite, si pensive, tandis que Lise, la belle servante, lui lissait les cheveux ?

Rebelles. Il les espérait inentamables par un peigne quelconque, indomptés. Il lui semblait alors qu'elle était tout à lui, et non cette viole de gambe ténor qu'il voyait là, posée contre une chaise empaillée et attendant son archet. Sol, do, fa, la ré, sol... Son père

restait souvent absent, parfois pour de longs voyages, ce qui ne lui laissait, en son domaine, que le règne et non le gouvernement.

Dès qu'il surprenait son père Jean embrasser sa mère, Paul éprouvait toujours une forme de joie, de contentement, de sérénité, et un profond malaise, comme s'il s'agissait d'un inceste. Il ne pouvait s'imaginer facilement que sa mère et son père pussent avoir été un jour étranger l'un à l'autre : l'une née à Bois-le-Duc, et l'autre à Gand. Il avait bien entendu une brève de conversation à ce sujet : ils s'étaient connus à Anvers, lors d'une tractation commerciale avec les grands-parents. Paul éprouvait encore autant de mal à comprendre ces événements qu'un enfant voyant la mort des autres, mais incapable d'assimiler un tel savoir pour lui-même et ses proches. Ses parents étaient comme lui, il l'expérimentait chaque jour tel un chat, foi d'animal, nécessaires et immortels !

Néanmoins, le présage d'un nouveau visage dans la famille n'était pas la première fêlure de l'éternité. Le temps s'était déjà invité plusieurs fois dans l'espace immobile de la maisonnée. Jean, le frère aîné, n'avait pas voulu aller plus loin que le savoir de sa mère et du premier maître d'école, refusant d'aller au Collège tenu par les Jésuites. Il travaillait depuis plusieurs années avec son père au commerce du vin, et l'accompagnait parfois à Beaune pour apprendre le métier, négocier des marchés. Manière aussi de voir et goûter le pays dont la famille était originaire, avant de venir s'installer aux Pays-Bas, placés alors sous la suzeraineté des Ducs de Bourgogne. C'est là qu'un aïeul avait pris souche.

À cette époque, il ne s'occupait pas encore du commerce des vins fins, mais de la fabrication de cordages et du travail du cuir, comme le laisse entendre son nom ancien. Il sonna d'abord Courvoisier sous sa forme bisontine, puis Cordonnier, tellement le cuir travaillé à la manière de Cordoue était devenu aussi fameux que le linge damassé ou les armes damasquinées. Cela donnait je ne sais quel air d'Orient jouant dans le nom propre comme un son de flûte fascinant un serpent à sonnettes.

Une chaise en noyer au dos rigide mais recouvert d'un cuir armorié, devenu sombre comme le maroquin d'un précieux infolio, témoignait encore de cette époque transitoire. La contami-

nation de la corde de chanvre et du cuir cordouan avait sans doute contribué à la contraction actuelle. Les papiers anciens portaient parfois Cordier, mais le père Jean aimait qu'on le nomme Cordé, sans omettre cet accent aigu si hésitant encore en langue française, et qui interloquait les scribes flamands.

Il mettait beaucoup de fierté et d'espoir dans son fils aîné, dont l'esprit ingénieux et la détermination faisaient déjà merveille. Il trouverait un bon parti pour ce premier-né, chargé maintenant de multiplier leur nom et d'y faire honneur. Vu la demande croissante des Flamands et des citoyens de la riche province de Hollande, sans oublier ces Anglais charmés par les vins de Bordeaux, il multipliait les contacts avec les gens de ce pays, et espérait ainsi ajouter une corde à son arc.

Jean Cordé avait déjà noué des liens solides avec certains négociants bordelais, dont Louis Lancquesaing, enrichi par le sucre de canne et la vente d'esclaves, car il s'orientait à présent vers les vins du Médoc. Il ne faisait pas mystère du désir de voir ses vaillantes filles nouer des alliances favorables à l'ouverture de quelques marchés nordiques. Paul surprenait de temps à autres des bribes de conversation entre le père et son aîné, charroyant des chiffres et des prénoms inconnus, des appellations lointaines auxquels ses rêveries donnaient des empires, des nuances de chevelure et de regard, la taille généreuse ou des soieries palpitantes, des allusions qu'il croyait saisir malgré la retenue des voix.

Cette intimité qu'il devinait alors entre son père et son aîné, portant d'ailleurs le même prénom, suscitait parfois chez Paul une sensation d'amertume, prête à se transmuier en poison de la jalousie. Heureusement, les absences fréquentes de l'un et de l'autre édulcoraient le venin, tout en renforçant le lien étroit noué avec sa mère et sa sœur, la pétillante Séraphina, de cinq ans son aînée, longtemps sa compagne de jeu et sa protectrice.

Paul y songeait parfois avec un amusement pincé :

— Séraphina aimait me taquiner en s'aidant de quelques unes de ses jeunes amies. Un jour, elle me baigna en leur présence. Au moment de me sécher, elle m'installa tout droit sur une table, mon sexe à hauteur de leur visage ; elles commencèrent à rire sottement

en le voyant et se mirent à jouer avec lui en le provoquant au moyen de fétus de paille.

Ah, le joli petit coq ! Va-t-il redresser sa crête ?

Séraphina ne semblait s'adresser qu'à lui en faisant mine de m'ignorer, et puis elle se mettait à pouffer de rire comme une idiote avec ses amies.

Soudain, à force de m'irriter, je sentis confusément qu'il fallait faire quelque chose pour apaiser et satisfaire ces sottises. Le coq se dressa légèrement, et je sentis sortir de moi avec plaisir une ondée régulière qui jaillit en prenant la courbure gracieuse d'une fontaine publique.

Ce qui m'arracha un rire de satisfaction dès que je vis ma sœur et ses complices quelque peu effarouchées. Mais elles s'imaginèrent vite à l'origine du triomphe et, comme des abeilles, vinrent chacune à leur tour déposer un léger baiser sur ma fleur, tout en riant d'un rire chargé de les sauvegarder...

Un jour, raconte Paul dans ses souvenirs ébauchés, mais interrompus par une mort prématurée, une connaissance de ma mère vint lui rendre visite pour un motif dont j'ai tout oublié. Je n'ai rien retenu sauf qu'elle m'est apparue décoiffée tout en étant coiffée, mal habillée, tout en étant convenable, sale, tout en étant correcte, boîteuse, alors qu'elle marchait comme le commun des mortels. Contrairement à ma mère, elle n'était pas fardée.

Ce qui me sembla une faute majeure, car je n'avais jamais vu ma mère en présence de personne étrangère, sans être coiffée ni maquillée. Elle n'allait jamais offrir le visage cru et incivil à ses visiteurs. Je fus si étonné, du haut de mes cinq ans, que je dévisageai la face violente avec une insistance sans doute gênante, car la dame s'efforçait de me faire cligner les yeux fixes et grands ouverts par des sourires charmeurs. Ma mère me reprit dès que la visiteuse se fut retirée en m'avertissant que l'on ne devait jamais fixer les gens de cette manière.

Néanmoins, je sentis bien, à ce moment, que c'était à nous seul que notre mère réservait parfois d'apparaître sans fard, et que je la préférais contre vents et marées avec son maquillage. C'est que je n'aimais ni le teint hâve, ni les rougeurs, les défauts de la

peau, la face de buvard rose ou la crudité d'une viande fanée à l'étal. J'exprimais alors mon horreur précoce mais impalpable du cadavre et du sang, bref de la mort, et ma passion pour la douceur de la vie civilisée, de l'artifice soutenant une singularité susceptible d'excéder avec bonheur le naturel et la fatalité. Je préférais élire une vie qui révélait sa ferveur distincte, son rôle unique ou sa mission insolite...

À vrai dire, il n'y avait pas que les affaires, les unions matrimoniales et les tourments de la jalousie qui gouvernaient les lieux. Le catholicisme était devenu la religion dominante du pays flamand et exerçait alors, sous sa forme baroque, un pouvoir d'attraction considérable. Il subjuguait l'œil par sa virtuosité, ses paysages lumineux et dorés, ses nudités chaudes, puissantes, infidèles au possible, ses nuages argentés, ses armures luisantes, ses reflets nacrés, la vitesse des morts. Il signifiait l'énergie ascensionnelle et tourbillonnaire, la vie diagonale, le déséquilibre réussi, la profusion de formes remuantes et de coloris excédant les formes.

Voyant que son fils aîné suivait les traces de son père, Jean Cordé fit savoir qu'il verrait d'un bon œil que Johannes-Luk, appelé Luc, son deuxième rejeton, embrasse la vie ecclésiastique, ses formes valorisées et son énigme. Jeanne Cordé, toute charmée par la splendeur des liturgies, se montra sensible au soin que le prêtre devait accorder à la connaissance des âmes douloureuses, aux corps malingres et sans nom, bref, aux affamés et aux orphelins, accoutumés aux rituels du malheur...

Sans doute, la ville de Gand devint-elle une République calviniste en 1579, mais cela fut de courte durée, car l'Espagne se la soumit roidement cinq ans plus tard. Luc Cordé, après l'enseignement maternel et l'appui d'un précepteur de latin, accéda directement au Séminaire qui venait d'être instauré sous l'impulsion d'un homme exceptionnel, l'évêque Triest. Ce dignitaire se conformait d'ailleurs aux décisions du Concile de Trente, inquiet de la malformation du clergé, si peu capable de répondre pertinemment aux critiques de la Réforme comme aux désirs de la bourgeoisie montante.

Profitant de l'accalmie occasionnée par le Traité de Westphalie,

lequel croyait définir la limite définitive des Etats européens, en leur garantissant des frontières sûres et reconnues, il organisa dans son diocèse une forme efficace de mécénat, et s'efforça d'appeler au sacerdoce des gens mieux instruits, mais avec la tendance partisane à suivre un mode de vie qui les séparait du commun des mortels. Il s'attaqua toutefois aux problèmes de la pauvreté, rendue particulièrement aiguë, suite aux incessants conflits politiques et religieux des Pays-Bas, par des distributions gratuites de pain et des facilités de prêt, introduisant notamment la pratique instituée du mont-de-piété initiée en Angleterre, avant même l'Italie...

Ces graves événements ne m'arrivaient que par vagues assourdies, accordait Paul, tout en haussant les épaules. J'aimais surtout, convenait-il avec crudité, aller dénicher les oiseaux et torturer les limaces, persécuter plus faible que moi. Je prenais de gros cristaux de sel et j'en recouvrais les infâmes gastéropodes. Quel plaisir de les voir se tordre et retordre au milieu des gemmes extraites des marais salants ! J'ai toujours été fasciné par la souffrance, dès que je fus en mesure de torturer. Je n'étais pas seulement un escargot de Bourgogne, malgré mon ascendance familiale. Je ne voulais pas m'emparer d'une vie pour accroître la mienne. Non, je voulais voir ce qu'était la vie, l'identifier pour mieux l'appriivoiser, la cristalliser. J'ai cru, car la pulsation de la vie m'effrayait. En même temps, je désirais de toutes mes jeunes forces, la conserver mieux encore que dans un saloir.

Lorsque maman me racontait la légende de Saint Nicolas et l'effroyable famine durant laquelle les enfants glaneurs vinrent frapper à la porte d'un boucher avant que ce dernier ne les écartèle, ne les mette en morceaux et au saloir, j'éprouvais une étrange jubilation. Et je ne ressentais guère cette joie préparée de voir le grand saint de passage, bien des années plus tard, rendre la vie à ces quartiers ainsi soigneusement préservés de l'existence dans leur saloir étincelant de givre.

Mais durant tout ce temps où j'étais le bourreau impitoyable des limaces et où je me livrais tout entier aux frissons de la légende, mon frère Luc approfondissait sa connaissance du latin cicéronien, arpentait les Écritures désormais délimitées explicitement,

apprenait la morale équilibrée dans quelques traités écrits par des Jésuites, mais laissait passer sur lui comme une feuille vernissée les concepts philosophiques marqués par Aristote, relus d'ailleurs à la lumière partielle de Thomas d'Aquin : vigoureuse pensée, elle-même infléchie par la subordination de la nature à la volonté.

Il me semblait tellement étranger, ce frère Luc si austère ! Moi j'avais les légendes et lui les formules : son livre de chevet fut le *Grand Catéchisme* promulgué après le Concile de Trente. Les articles de foi et les signes sacramentels y précèdent les lois du décalogue tout autant que la question du langage à Dieu, de la prière. La vérité semblait avoir perdu tout lien direct avec la vive conversation !

Toutefois, il ne s'agissait pas de mettre l'accent sur la vue, le visible baroque, mais sur l'ouïe, la parole autorisée, le *grand parler* magistral : celui qui indique des vérités que la raison seule et l'intelligence peuvent atteindre dans une certaine mesure. Il était surtout question des moyens effectifs pour assurer le salut éternel, l'insomnie des seules personnes capables de choix décisifs.

L'image colorée de chacun, son effigie de plus en plus personnelle et singulière, rendue si familière en Flandres depuis Roger de la Pasture et les portraits du quinzième siècle, voilà qui trahissait à quel point l'homme excède sa généalogie humaine, et combien se configure ainsi une destinée qui lui fait crever la trame du temps comme une toile d'araignée. Visage susceptible d'écouter avant de voir, de crier avant d'être vu, jusqu'à faire trembler les formes et frissonner les couleurs, d'une manière plus franche que le bourdonnement des insectes piégés...

Lorsque Luc se rendait seul à l'imposante église Saint-Bavon, dès l'âge de huit ans, cet âge où parler avec l'invisible est parfois si aisé, il aimait prendre la posture devant le retable de l'*Adoration de l'Agneau Mystique* des frères Van Eyck. Trois volets qui ne cessent de nous étonner, car malgré le grand nombre de gens qui entourent la source d'eau vive, personne ne semble y faire attention, personne ne la regarde les yeux dans les yeux. Sans doute, est-ce pour qu'une vigilance plus forte naisse dans le profond de chacun comme une source intérieure. Conversation silencieuse qui sourd dans chaque veine et veinules de l'esprit, se joue avec la vie qui se donne et gronde dans la jugulaire comme un torrent

merveilleux, sans qu'un regard direct et impie n'ose porter l'oeil sur ce qui ne peut être réduit à un simple objet, aussi sacré soit-il.

Conversation qui se passe avant le regard, et l'oriente vers l'essentiel. Il s'inscrit pourtant ici dans le cours de la nature, les lieux élargis et le torrent temporel des hommes. L'or gothique chargé d'évoquer la force intemporelle et dense, est éliminé sans façon, mais au grand bonheur d'une plus forte luminosité ambiante, d'une transparence nouvelle des coloris et d'un éclat paradisiaque. Le monde entier se révélait un cloître lumineux. Dans le mélange des rêveries et des sentiments, Luc retrouvait une lumière argentée, une atmosphère qui n'était pas si étrangère au climat de la demeure maternelle...

Luc y jouissait d'une solidité merveilleuse, légère. Il y puisa l'envie de la communiquer à d'autres. Comment l'ouïe est-elle atteinte avant que l'image ne nous enseigne? Par la voix forte, la voix poétique des prophètes, les versets ciselés, les oracles de ces intercesseurs, et par l'index qui nous a été spécialement destiné pour nous guérir de la surdité et de l'aveuglement qui menace.

Mais cette voix s'est tue par le supplice; comment se fait-elle encore entendre par monts ou par vaux, et non de l'unique intérieur? Car la vie des sentiments peut nous figer dans le cristal incréé, nous séquestrer dans une enfance incertaine, nous laisser flotter aux rumeurs des doctrines. L'homme exige la vérité à son égard, refuse qu'on lui mente, même s'il n'arrête pas de mentir aux autres et à lui-même. À son tour, il lui faut prendre langue avec la lumière, ranimer la conversation avec l'éclat. Il s'agit alors d'être instruit soi-même des maladies de la lumière, des macules, des frivolités dans le regard, des vérités vraies qui ressemblent à s'y méprendre à la vérité.

La vérité mimétique peut devenir un venin mortel, si elle n'est pas administrée avec doigté. Il fallait alors devenir connaisseur des âmes singulières, sonder ces rides, cette paupière gauche, les cercles charbonneux autour des yeux, ces lèvres rieuses, ces dents avancées, les visages uniques, leurs modelés, les nuances qu'ils révèlent. Il fallait que la vérité, tout comme le pardon, soit recevable par chacun, à sa manière. Sans vraiment s'en rendre compte, mon frère Luc avait appris cet art très tôt par le savoir-faire maternel, tout en fréquentant assidûment l'*Agneau Mystique*,

où le détail n'annule pas l'atmosphère, où la particularité et l'émoi intense se conjuguent avec une forme d'indifférence, celle qui rime avec le *recueillement*.

C'est ainsi que Luc, assez vite séparé des siens, et sur la défensive face aux soucis paternels, très tôt inaccessible aux yeux de Paul qui le tenait pour un savant, et au regard de sa sœur Séraphina qui le prenait déjà pour une personnage inviolable, c'est ainsi que le jeune séminariste se prépara plusieurs années durant aux Ordres majeurs avant les fêtes solennelles de l'Ordination, les réjouissances familiales, la liesse des fidèles paroissiens, l'exercice insouciant du vicariat à la paroisse Saint-Michel, avant d'être nommé en charge principale du soin des âmes dans la modeste paroisse de Wondelghem qui appartient à la seigneurie gantoise, celle de l'abbaye Saint-Bavon, avant de relever de l'évêque, jusqu'au régime français.

Jamais il ne quitta le giron diocésain ni l'orthodoxie du dernier grand Concile, même s'il hésita face aux prises de position pontificales sur la question janséniste. Il lisait volontiers des pages écrites sur Augustin par Cornelius Jansen, et se montrait réservé sur l'usage fréquent de l'absolution ou de la communion au corps sacramentel.

Durant ce temps-là, la maison n'avait jamais paru aussi sereine, livrée désormais aux jeux de Paul et de Séraphina. L'heure des divertissements avait libre cours dans la maisonnée, mais jamais l'espace tout entier n'était livré à sa tyrannie, comme dans l'espace débridé à la Pieter Bruegel, tout grouillant d'enfants possédés par la folie des distractions. Il est vrai que Séraphina avait délaissé sa poupée et que Paul ne jouait presque plus au tambour.

Séraphina prenait l'allure d'une jeune demoiselle à laquelle sa mère confiait des tâches sans cesse plus prenantes. Mais elle avait encore une manière légère et enjouée de s'acquitter de ses charges qui trahissait que l'enfance, retirée comme la marée, demeurait toujours vive dans son sillage, nacrée, précieux coquillage, et qu'elle palpait encore sous le sable des joues et des formes croissantes...